



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

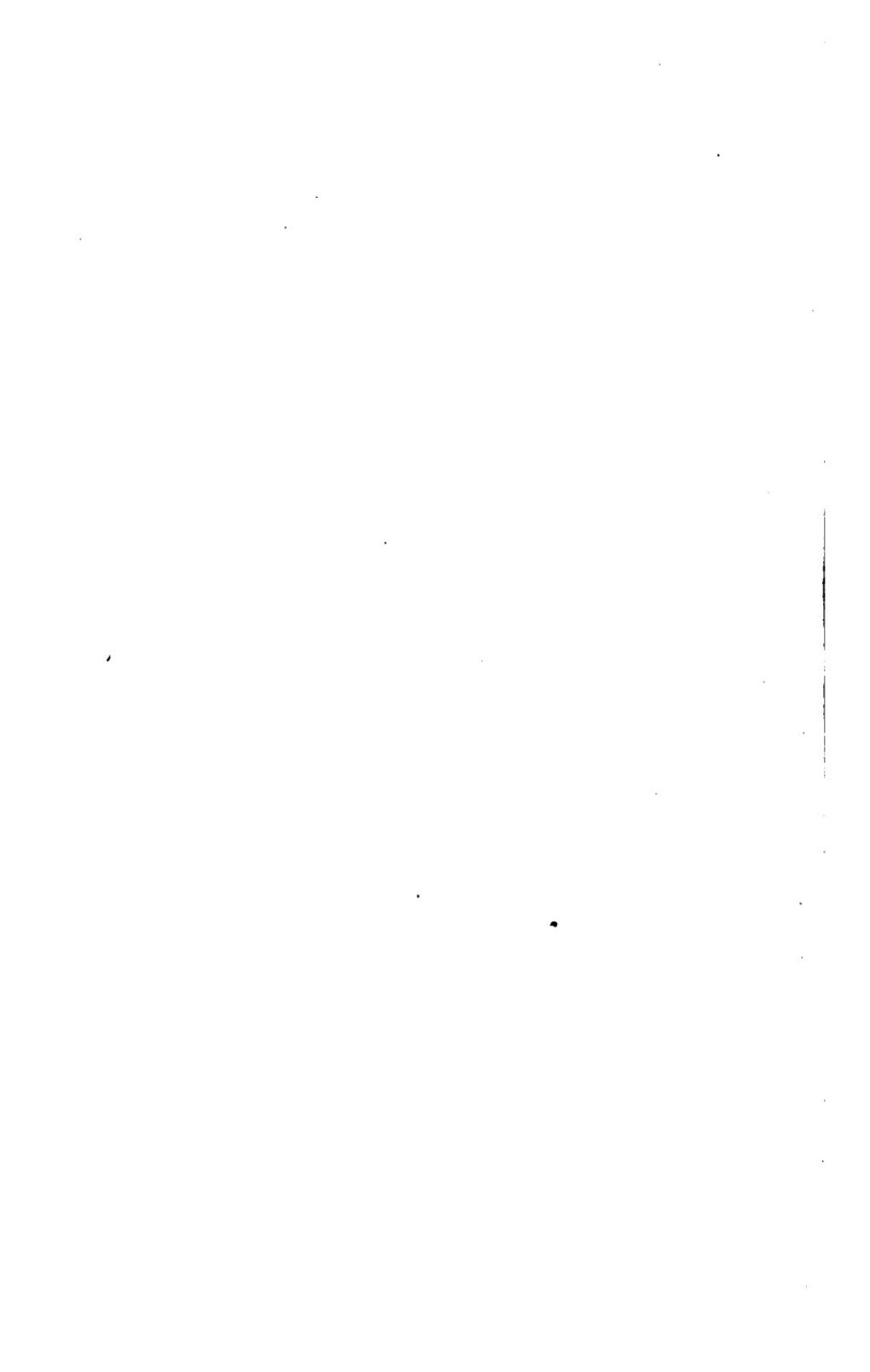
OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Ital. III B.285





LE BOURRU
BIENFAISANT,
COMÉDIE EN TROIS ACTES
ET EN PROSE,

DE M. GOLDONI

Dédicé à Madame
MARIE-ADÉLAÏDE DE FRANCE,

Représentée à la Cour le Mardi 5 Novembre 1771,
Et représentée pour la première fois par les Comédiens
Français Ordinaires du Roi, le Lundi
4 Novembre 1771.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-
Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Permission.

Vet. Ital. III. B. 285.

ACTES.

M. GÉRONTE.

M. DALANCOUR, Neveu de M. Géronte.

DORVAL, Ami de M. Géronte.

VALERE, Amoureux d'Angélique.

PICARD, Laquais de M. Géronte.

UN LAQUAIS de M. Dalancour.

Madame DALANCOUR.

ANGÉLIQUE, Sœur de M. Dalancour.

MARTON, Gouvernante de M. Géronte.

La Scene se passe dans un Salllon, chez MM. Géronte & Dalancour. Il y a trois portes, dont l'une introduit dans l'appartement de M. Géronte ; l'autre, vis-à-vis, dans celui de M. Dalancour ; & la troisième, dans le fond, sert d'entrée & de sortie à tout le monde. Il y aura des chaises, des fauteuils, & une table avec un échiquier.



LE
BOURRU BIÉNFAISANT,
C O M É D I E.

ACTE PREMIER.

S C E N E P R E M I E R E.

MARTON, ANGÉLIQUE, VALERE.

ANGÉLIQUE.

LAISSEZ-MOI, Valere, je vous en prie. Je crains pour moi, je crains pour vous. Ah ! si nous étions surpris....

VALERE.

Ma chere Angélique ! ...

MARTON.

Partez , Monsieur.

VALÈRE à Marton.

De grace , un instant ; si je pouvois m'assurer....

MARTON.

De quoi?

VALERE,

De son amour , de sa constance,

Le Bourru bienfaisant,
ANGÉLIQUE.

Ah ! Valere, pourriez-vous en douter ?
MARTON.

Allez, allez, Monsieur ; elle ne vous aime que trop,
VALERE.

C'est le bonheur de ma vie...,
MARTON.

Partez vite, Si mon maître arrivait...,
ANGÉLIQUE à Marton.

Il ne soit jamais si matin.
MARTON.

Cela est vrai. Mais dans ce Sallon, (vous le scavez bien) il s'y promene, il s'y amuse. Voilà-t'il pas ses échecs ? Il y joue très-souvent. Oh ! vous ne connoissez pas M. Géronte.

VALERE.

Pardonnez-moi, c'est l'oncle d'Angélique, je le sciais : mon pere étoit son ami ; mais je ne lui ai jamais parlé.

MARTON.

C'est un homme, Monsieur, comme il n'y en a point ; il est foncierement bon, généreux ; mais il est fort brusque, & très-difficile.

ANGÉLIQUE.

Qui ; il me dit qu'il m'aime, & je le crois ; cependant, toutes les fois qu'il me parle, il me fait trembler.

VALERE à Angélique.

Mais qu'avez-vous à craindre ? Vous n'avez ni pere ni mere : votre frere doit disposer de vous : il est mon ami, je lui parlerai.

MARTON,

Eh ! oui, fiez-vous à M. Dalancour !

VALERE à Marton,

Quoi ! pourroit-il me la refuser ?

MARTON,

Ma foi, je crois que oui.

VALERE.

Comment ?

Comédie.
MARTON.

5

Ecoutez en quatre mots (*à Angélique*.) Mon nouveau, le nouveau Clerc du Procureur de M. votre frère, m'a appris ce que je vais vous dire : comme il n'y a que quinze jours qu'il y est entré, il ne me l'a dit que ce matin ; mais c'est sous le plus grand secret qu'il me l'a confié ; ne me vendez pas, au moins,

VALERE.

Ne craignez rien.

ANGÉLIQUE.

Vous me connoissez.

MARTON *adressant la parole à Valere, à demi-voix, & toujours regardant aux coulisses.*

Monsieur Dalancour est un homme ruiné, abîmé ; il a mangé tout son bien, & peut-être celui de sa sœur : il est perdu de dettes. Angélique lui pese sur les bras ; &, pour s'en débarrasser, il voudroit la mettre dans un Couvent.

ANGÉLIQUE.

Dieu ! que me dites-vous là ?

VALERE.

Comment ! est-il possible ? Je le connois depuis long-temps. Dalancour m'a toujours paru un garçon sage, honnête, vif, emporté même quelquefois ; mais . . .

MARTON.

Vif ! oh ! très-vif, presqu'autant que son oncle ; mais il n'a pas les mêmes sentiments, il s'en faut de beaucoup.

VALERE.

Tout le monde l'estimoit, le chérissait. Son père croit très-conseillé de lui . . .

MARTON.

Eh ! Monsieur, depuis qu'il est marié, ce n'est plus le même.

VALERE.

Se pourroit-il que Madame Dalancour . . .

MARTON.

Oui, c'est elle, à ce qu'on dit, qui a causé ce beau

6 *Le Bourru bienfaisant,*
changement. M. Géronte ne s'est brouillé avec son
neveu, que par la forte complaisance qu'il a pour sa
femme ; & . . . je n'en sais rien ; mais je parierois
que c'est elle qui a imaginé le projet du Couvent.

ANGÉLIQUE à Marton.

Qu'entends-je ! ma belle-sœur, que je croyois si
raisonnable, qui me marquoit tant d'amitié ! je ne
l'aurois jamais pensé.

VALERE.

C'est le caractere le plus doux....

MARTON.

C'est précisément cela qui a séduit son mari.

VALERE.

Je la connois, & je ne peux pas le croire.

MARTON.

Vous vous moquez, je crois. Est-il de femme plus
recherchée dans sa parure ? Y a-t-il des modes qu'elle
ne faisisse d'abord ? Y a-t-il des Bals, des Spectacles
où elle n'aille pas la premiere ?

VALERE.

Mais son mari est toujours avec elle.

ANGÉLIQUE.

Oui, mon frère ne la quitte pas.

MARTON.

Eh bien, ils sont sous tous deux ; & ils se ruinent
ensemble.

VALERE.

Cela est inconcevable.

MARTON.

Allons, allons, Monsieur, vous voilà instruit de
ce que vous vouliez savoir ; sortez vite, & n'ex-
posez pas Mademoiselle à se perdre dans l'esprit de
son oncle, qui est le seul qui puisse lui faire du bien.

VALERE à Angélique.

Tranquillisez-vous, ma chère Angélique, l'intérêt
ne formera jamais un obstacle....

MARTON.

J'entends du bruit, sortez vite.

(Valere sort.)

S C E N E I I .

MARTON, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

QUE je suis malheureuse !
MARTON.

C'est sûrement votre oncle. Ne l'avois-je pas dit ?
ANGÉLIQUE.

Je m'en vais.

MARTON.

Au contraire, restez, & ouvrez-lui votre cœur.
ANGÉLIQUE.

Je le crains comme le feu.

MARTON.

Allons, allons, courage. Il est fougueux quelquefois ; mais il n'est pas méchant.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes sa Gouvernante, vous avez du crédit auprès de lui, parlez-lui pour moi.

MARTON.

Point du tout, il faut que vous lui parliez vous-même. Tout au plus, je pourrois le prévenir, & le disposer à vous entendre.

ANGÉLIQUE.

Oui, oui, dites-lui quelque chose ; je lui parlerai après. *(Elle veut s'en aller.)*

MARTON.

Ne vous en allez pas.

ANGÉLIQUE.

Non, non, appelez-moi ; je n'irai pas loin.

(Elle sort.)



Le Bourru bienfaisant ,

S C E N E I I I .

MARTON *seule,*

Q U'ELLE est douce ! qu'elle est aimable ! je l'ai vu naître ; je l'aime ; je la plains , & je voudrois la voir heureuse . (appercevant M. Géronte .) Le voici .

S C E N E I V .

M. GÉRONTE , MARTON .

M. GÉRONTE *adressant la parole à Marton.*

P ICARD ?

MARTON .

Monsieur

M. GÉRONTE .

Que Picard vienne me parler .

MARTON .

Oui , Monsieur . Mais pourroit-on vous dire un mot ?

M. GÉRONTE *sous & avec vivacité.*

Picard , Picard ?

MARTON *sous & en colere.*

Picard , Picard ?

S C E N E V .

M. GÉRONTE , PICARD , MARTON .

M E voilà , me voilà .

MARTON *à Picard , avec humeur.*

Votre maître

PICARD

Comédie.

2

PICARD à M. Gérônte:

Monsieur....

M. GÉRONTE à Picard.

Va chez mon ami Dorval, dis-lui que je l'attends pour jouer une partie d'échecs.

PICARD:

Oui, Monsieur; mais....

M. GÉRONTE:

Quoi?

PICARD.

J'ai une commissiôth.

M. GÉRONTE:

Quoi donc?

PICARD.

Monsieur votre neveu....

M. GERONTE *vivement*:

Va-t-en chez Dorval.

PICARD:

Il voudroit vous parler....

M. GÉRONTE:

Va donc, coquin.

PICARD:

Quel homme!

(*Il sort.*)

S C E N E VI.

M. GÉRONTE, MARTON.

M. GÉRONTE *s'approchant de la table*:

LE fat! le misérable! Non, je n'en veux pas le voir; je n'en veux pas qu'il vienne altéret ma tranquillité.

MARTON *à part*.

Le voilà maintenant dans le chagrin: il n'y manquoit que cela!

M. GÉRONTE *assis*.

Le coup d'hier! oh! ce coup d'hier! Comment.

B

10 *Le Bourru bienfaisant*,
ai-je pu être mal avec un jeu si bien disposé ? Voyons
un peu. Je n'ai pas dormi de la nuit.

(Il examine le jeu.)

MARTON.

Monsieur, pourroit-on vous parler ?

M. GÉRONTE.

Non.

MARTON.

Non ? cependant j'aurois quelque chose d'inté-
ressant... .

M. GÉRONTE.

Eh bien, qu'as-tu à me dire ? Dépêche-toi.

MARTON.

Votre niece voudroit vous parler.

M. GÉRONTE.

Je n'ai pas le temps.

MARTON.

Bon ! ... C'est donc quelque chose de bien sérieux
que vous faites là ?

M. GÉRONTE.

Oui, cela est très-sérieux. Je ne m'amuse guere ;
mais, quand je m'amuse, je n'aime pas qu'on vienne
me rompre la tête, entendis-tu ?

MARTON.

Cette pauvre fille....

M. GÉRONTE.

Que lui est-il arrivé ?

MARTON.

On veut la mettre dans un Couvent.

M. GÉRONTE se levant.

Dans un Couvent ! Mettre ma niece au Couvent !
Disposer de ma niece sans ma participation, sans mon
consentement !

MARTON.

Vous savez les dérangemens de M. Dalancour ?

M. GÉRONTE.

Je n'entre point dans les défordres de mon neveu,
ni dans les folies de sa femme. Il a son bien, qu'il le
mange, qu'il se ruine, tant pis pour lui ; mais, pour

ma niece ! je suis le chef de la famille, je suis le maître, c'est à moi à lui donner un état.

MARTON.

Tant mieux pour elle, Monsieur, tant mieux. Je suis enchantée de vous voir prendre feu pour les intérêts de cette chère enfant.

M. GÉRONTE.

Où est-elle ?

MARTON.

Elle est tout près d'ici, Monsieur ; elle attend le moment...

M. GÉRONTE.

Qu'elle vienne.

MARTON.

Oui, elle le desire très-fort ; mais....

M. GÉRONTE.

Quoi ?

MARTON.

Elle est timide....

M. GÉRONTE.

Eh bien ?

MARTON.

Si vous lui parlez....

M. GÉRONTE *vivement.*

Il faut bien que je lui parle.

MARTON.

Oui ; mais ce ton de voix....

M. GÉRONTE.

Mon ton ne fait de mal à personne. Qu'elle vienne, & qu'elle s'en rapporte à mon cœur, & non pas à ma voix.

MARTON.

Cela est vrai, Monsieur ; je vous connais : je fais que vous êtes bon, humain, charitable ; mais, je vous en prie, ménagez cette pauvre enfant, parlez-lui avec un peu de douceur.

M. GÉRONTE.

Oui, je lui parlerai avec douceur.

13 *Le Bourru bienfaisant*,
 MARTON.

Me le promettez-vous?

M. GÉRONTE.

Je te le promets,

MARTON.

Ne l'oubliez pas.

M. GÉRONTE.

Non,

(Il commence à s'impatienter.)

MARTON.

Sur-tout, n'allez pas vous impatiencez.

M. GÉRONTE. vivement.

Non, te dis-je.

MARTON à part, en s'en allant.

Je tremble pour Angélique.

(Elle sort.)

S C E N E V I I .

M. GÉRONTE.

EELLE a raison. Je me laisse emporter quelquefois par ma vivacité; ma petite niece mérite qu'on la traite avec douceur.

S C E N E V I I I .

M. GÉRONTE, ANGÉLIQUE,

(Angélique se tient à quelque distance.)

M. GÉRONTE.

APROCHÈZ.

ANGÉLIQUE avec timidité, ne faisant qu'un pas,
Monsieur...

M. GÉRONTE un peu vivement.

Comment voulez-vous que je vous entende, si vous
êtes à une lieue de moi?

ANGÉLIQUE *s'avance en tremblant.*

Excusez, Monsieur.

M. GÉRONTE *avec douceur.*

Qu'avez-vous à me dire ?

ANGÉLIQUE.

- Marton ne vous a-t-elle pas dit quelque chose ?

M. GÉRONTE. *Il commence avec tranquillité, & s'échauffe peu-à-peu.*

Oui, elle m'a parlé de vous ; elle m'a parlé de votre frère, de cet insensé, de cet extravagant, qui se laisse mener par une femme imprudente, qui s'est ruiné, qui s'est perdu, & qui me manque encore de respect !

(ANGÉLIQUE veut s'en aller.)

M. GÉRONTE *vivement.*

Où allez-vous ?

ANGÉLIQUE *en tremblant.*

Monsieur, vous êtes en colere...

M. GÉRONTE.

Qu'est-ce que cela vous fait ? Si je me mets en colere contre un lout, ce n'est pas contre vous. Approchez, parlez, & n'ayez pas peur de ma colere.

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle, je ne scaurois vous parler, si je ne vous vois tranquille.

M. GÉRONTE. *à part.*

Quel martyre ! (à Angélique, en se contraignant.)
Me voilà tranquille, parlez.

ANGÉLIQUE.

Monsieur.... Marton vous aura dit....

M. GÉRONTE.

Je ne prends pas garde à ce que m'a dit Marton, c'est de vous que je le veux içavoir.

ANGÉLIQUE *avec timidité.*

Mon frere....

M. GÉRONTE *la contrefaisant.*

Votre frere....

ANGÉLIQUE.

Vous droit me mettre dans un Couvent,

Le Bourru bienfaisant,

M. GÉRONTE.

Eh bien, aimez-vous le Couvent?

ANGÉLIQUE.

Mais, Monsieur....

M. GÉRONTE *vivement.*

Parlez donc.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas à moi à me décider.

M. GÉRONTE *encore plus vivement.*Je ne dis pas que vous vous décidiez ; mais je veux
scavoir quel est votre penchant.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, vous me faites trembler.

M. GÉRONTE *à part.*J'enrage. (*en se contraignant.*) Approchez, je vous
comprends ; vous n'aimez donc pas le Couvent ?

ANGÉLIQUE.

Non, Monsieur.

M. GÉRONTE.

Quel est l'état que vous aimeriez davantage ?

ANGÉLIQUE.

Monsieur....

M. GÉRONTE *un peu vivement.*Ne craignez rien, je suis tranquille, parlez-moi
librement.ANGÉLIQUE *à part.*

Ah ! que n'ai-je le courage....

M. GÉRONTE.

Venez ici. Voudriez-vous vous marier ?

ANGÉLIQUE.

Monsieur....

M. GÉRONTE *vivement.*

Oui, ou non ?

ANGÉLIQUE.

Si vous vouliez....

M. GÉRONTE *vivement.*

Oui, ou non ?

ANGÉLIQUE.

Mais, oui.

M. GÉRONTE *encore plus vivement.*

Oui ? Vous voulez vous marier, perdre la liberté, la tranquillité ? Eh bien, tant pis pour vous ; oui, je vous marierai.

ANGÉLIQUE *à part.*

Qu'il est charmant, avec sa colère !

M. GÉRONTE *brusquement.*

Avez-vous quelque inclination ?

ANGÉLIQUE *à part.*

Si j'osois lui parler de Valere !

M. GÉRONTE *vivement.*

Quoi ! auriez-vous quelque amant ?

ANGÉLIQUE *à part.*

Ce n'est pas le moment, je lui ferai parler par sa Gouvernante.

M. GÉRONTE *toujours avec vivacité.*

Allons, finissons. La maison où vous êtes, les personnes avec lesquelles vous vivez, vous auroient-elles fourni l'occasion de vous attacher à quelqu'un ? Je veux savoir la vérité. Oui, je vous ferai du bien ; mais à condition que vous le méritiez, entendez-vous ?

ANGÉLIQUE *en tremblant.*

Oui, Monsieur.

M. GÉRONTE *avec le même ton.*

Parlez-moi nettement, franchement ; avez-vous quelque inclination ?

ANGÉLIQUE *en hésitant & tremblant..*

Mais.... non, Monsieur, je n'en ai aucune.

M. GÉRONTE.

Tant mieux. Je penserai à vous trouver un mari.

ANGÉLIQUE *à part.*

Dieu ! je ne voudrois pas (à M. Géronte.)
Monsieur.....

M. GÉRONTE.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Vous connaissez ma timidité...

M. GÉRONTE.

Oui, oui, votre timidité.... Je connois les femmes :

16 *Le Bourru bienfaisant*,
vous êtes à présent une colombe; quand vous serez
mariée, vous deviendrez un dragon.

ANGÉLIQUE.

Hélas! mon oncle, puisque vous êtes si bon.....

M. GÉRONTE.

Pas trop.

ANGÉLIQUE.

Permettez-moi de vous dire....

M. GÉRONTE *en s'approchant de la table*:
Mais Dorval ne vient pas.

ANGÉLIQUE.

Ecoutez-moi, mon cher oncle.....

M. GÉRONTE *occupé à son échiquier*:
Laissez-moi.

ANGÉLIQUE.

Un seul mot....

M. GÉRONTE *fort vivement*:
Tout est dit.

ANGÉLIQUE *à part, en s'en allant*.

Ciel! me voilà plus malheureuse que jamais. Que
vais-je devenir? Eh! ma chère Marton ne m'abandonnera
pas. (Elle sort.)

SCENE IX.

M. GÉRONTE *seul*.

C'EST une bonne fille, je suis bien aise de lui faire
du bien. Si même elle avoit eu quelque inclination,
j'aurois tâché de la contenter; mais elle n'en a point:
je verrai.... je chercherai.... Mais que diantre fait
ce Dorval, qui ne vient pas? Je meurs d'envie d'essayer
une seconde fois ce maudit coup qui m'a fait per-
dre la partie. C'étoit sûr, je devois gagner. Il falloit
que j'eusse perdu la tête. Voyons un peu.... Voilà l'ar-
rangement de mes pièces; voilà celui de Dorval. Je
pousse le roî à la case de sa tour. Dorval place son fou
à

à la seconde case de son roi. Moi... échec, oui, & je prends le pion. Dorval... a-t-il pris mon fou, Dorval? Oui, il a pris mon fou, & moi... double échec avec le cavalier. Parbleu, Dorval a perdu sa dame. Il joue son roi, je prends sa dame. Ce coquin, avec son roi, a pris mon cavalier. Mais tant pis pour lui; le voilà dans mes filets; le voilà engagé avec son roi. Voilà ma dame; oui, la voilà; échec & mat; c'est clair: échec & mat, cela est gagné.... Ah! si Dorval veuloit, je lui ferois voir. (*il appelle.*) Picard?

S C E N E X.

M. GÉRONTE, M. DALANCOUR

M. DALANCOUR *à part, & d'un air très-embarrassé.*

MON oncle est tout senl', s'il vouloit m'écouter,

M. GÉRONTE *sans voir Dalancour.*

J'arrangerai le jeu comme il étoit. (*il appelle plus fort.*) Picard?

M. DALANCOUR.

Monsieur...

M. GÉRONTE *sans se détourner, croyant parler à Picard.*

Eh bien, as-tu trouvé Dorval?

S C E N E X I.

M. GÉRONTE, DORVAL, M. DALANCOUR.

DORVAL *qui entre par la porte du milieu, à M. Gérone.*

M. E voilà, mon ami.

Mon oncle....

M. GÉRONTE se retournant, apperçoit Dalancour,
se lève brusquement, renverse la chaise, s'en va sans
rien dire, & sort par la porte du milieu.

S C E N E X I I .

M. DALANCOUR, DORVAL,
DORVAL souriant.

Q U'EST-CE que cela signifie ?

M. DALANCOUR vivement.

Cela est affreux ; c'est moi à qui il en veut.

DORVAL toujours du même ton.

Je reconnois bien là mon ami Géronte.

M. DALANCOUR.

J'en suis fâché pour vous.

DORVAL.

Vraiment, je suis arrivé dans un mauvais moment.

M. DALANCOUR.

Pardonnez sa vivacité.

DORVAL souriant.

Oh ! je le gronderai.

M. DALANCOUR.

Ah ! mon cher ami, il n'y a que vous qui puissiez me rendre service auprès de lui.

DORVAL.

Je le voudrois bien de tout mon cœur ; mais...

M. DALANCOUR.

Je conviens que fut les apparences, mon oncle a des reproches à me faire ; mais s'il pouvoit lire au fond de mon cœur, il me rendroit toute sa tendresse, & je suis sûr qu'il ne s'en repentiroit pas.

DORVAL.

Oui, je vous connois ; je crois qu'on pourroit

tout espérer de vous ; mais Madame Dalancour . . .

M. DALANCOUR *un peu vivement.*

Ma femme, Monsieur ? Ah ! vous ne la connaissez pas ; tout le monde se trompe sur son compte, & mon oncle le premier. Il faut que je lui rende justice, & que je vous découvre la vérité. Elle ne sçait rien de tous les malheurs dont je suis accablé : elle m'a cru plus riche que je n'étois ; je lui ai toujours caché mon état. Je l'aime ; nous nous sommes mariés fort jeunes : je ne lui ai jamais donné le temps de rien demander, de rien désirer : j'allois toujours au devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaisir ; c'est de cette maniere que je me suis ruiné.

DORVAL.

Contenter une femme, prévenir ses desirs ! La besogne n'est pas petite.

M. DALANCOUR.

Je suis sûr que si elle avoit sçu mon état, elle eût été la premiere à me retenir sur les dépenses que j'ai faites pour elle.

DORVAL.

Cependant elle ne les a pas empêchées.

M. DALANCOUR.

Non, parce qu'elle ne s'en doutoit pas.

DORVAL *en riant.*

Mon pauvre ami....

M. DALANCOUR *d'un air fâché.*

Quoi ?

DORVAL *toujours en riant.*

Je vous plains.

M. DALANCOUR *vivement.*

Vous moqueriez-vous de moi ?

DORVAL *toujours en souriant.*

Point du tout. Mais.... vous aimez prodigieusement votre femme.

M. DALANCOUR *encore plus vivement.*

Oui, je l'aime ; je l'ai toujours aimée, & je l'aimerai toute ma vie : je la connois ; je connois toute



Le Bourru bienfaisant,
l'étendue de son mérite , & je ne souffrirai jamais
qu'on lui donne des torts qu'elle n'a pas.

DORVAL *sérieusement.*

Doucement , mon ami , doucement ; modérez cette
vivacité de famille....

M. DALANCOUR *toujours vivement.*

Je vous demande mille pardons : je ferois au dése-
poir de vous avoir déplu ; mais quand il s'agit de ma
femme,...

DORVAL.

Allons , allons , n'en parlons plus.

M. DALANCOUR.

Mais je voudrois que vous en fussiez convaincu,

DORVAL *froidement.*

Oui , je le suis,

M. DALANCOUR *vivement.*

Non , vous ne l'êtes pas.

DORVAL *un peu plus vivement.*

Pardonnez-moi , vous dis-je,

M. DALANCOUR.

Allons , je vous crois , j'en suis ravi . Ah ! mon
cher ami , parlez à mon oncle pour moi.

DORVAL.

Je lui parlerai,

M. DALANCOUR.

Que je vous aurai d'obligations !

DORVAL.

Mais encore , il faudra bien lui dire quelques rai-
sons. Comment avez-vous fait pour vous ruiner en si
peu de temps ? Il n'y a que quatre ans que votre pere
est mort ; il vous a laissé un bien considérable , & on
dit que vous avez tout dissipé ?

M. DALANCOUR.

Si vous fçaviez tous les malheurs qui me font ar-
rivés ! J'ai vu que mes affaires alloient se déranger ,
j'ai voulu y remédier , & le remede a été encore pire
que le mal. J'ai écouté des projets , j'ai entrepris des
affaires , j'ai engagé mon bien , & j'ai tout perdu,

Et voilà le mal. Des projets nouveaux ! ils en ont ruiné bien d'autres.

M. DALANCOUR.

Et moi sans retour,

DORVAL.

Vous avez très-mal fait, mon cher ami ; d'autant plus que vous avez une sœur.

M. DALANCOUR.

Oui, & il faudroit penser à lui donner un état.

DORVAL.

Chaque jour elle embellit. Madame Dalancour voit beaucoup du monde chez elle ; & la jeunesse, mon cher ami.... quelquefois.... vous devez m'entendre.

M. DALANCOUR.

C'est pour cela, qu'en attendant que j'aie trouvé quelque expédient, j'ai formé le projet de la mettre dans un Couvent.

DORVAL.

La mettre au Couvent, cela est bon ; mais en avez-vous parlé à votre oncle ?

M. DALANCOUR.

Non, il ne veut pas m'écouter ; mais vous lui parlez pour moi, vous lui parlerez pour Angélique ; il vous estime, il vous aime, il vous écoute, il a de la confiance en vous, il ne vous refusera pas.

DORVAL.

Je n'en sais rien.

M. DALANCOUR *vivement.*

Oh ! j'en suis sûr ; voyez-le, je vous en prie, tout-à-l'heure.

DORVAL.

Je le veux bien. Mais où est-il maintenant ?

M. DALANCOUR.

Je vais le scâvoir. Voyons : holà, quelqu'un ?



SCENE XIII.

PICARD, M. DALANCOUR, DORVAL.

PICARD à *M. Dalancour.***M**ONSIEUR.M. DALANCOUR à *Picard.*

Mon oncle est-il fort?

PICARD.

Non, Monsieur; il est descendu dans le jardin.

M. DALANCOUR.

Dans le jardin! à l'heure qu'il est?

PICARD.

Cela est égal, Monsieur: quand il a de l'humeur, il se promene, il va prendre l'air.

DORVAL à *M. Dalancour.*

Je vais le joindre.

M. DALANCOUR à *Dorval.*

Non, Monsieur; je connois mon oncle: il faut lui donner le temps de se calmer, il faut l'attendre.

DORVAL.

Mais s'il alloit sortir, s'il ne remontoit pas?

PICARD à *Dorval.*

Pardonnez-moi, Monsieur, il ne tardera pas à remonter. Je sc̄ais comme il est: un demi-quart d'heure lui suffit. Dailleurs, Monsieur, il sera bien aise de vous trouver ici.

M. DALANCOUR vivement.

Eh bien, mon cher ami, passez dans son appartement: faites-moi le plaisir de l'attendre.

DORVAL.

Je le veux bien. Je sens combien votre situation est cruelle; il faut y remédier: je lui parlerai pour vous; mais à condition....

M. DALANCOUR vivement.

• Je vous donne ma parole d'honneur.

Cela suffit.

(Il entre dans l'appartement de M. Géronce.

S C E N E . X I V.

PICARD, M. DALANCOUR.

M. DALANCOUR.

T U n'as pas dit à mon oncle ce que je t'avois chargé de lui dire?

PICARD.

Pardonnez-moi, Monsieur, je lui ai dit; mais il m'a renvoyé à son ordinaire.

M. DALANCOUR.

J'en suis fâché. Avertis-moi des bons momens où je pourrai lui parler: un jour je te récompenserai bien.

PICARD.

Je vous suis bien obligé, Monsieur; mais, Dieu merci, je n'ai besoin de rien.

M. DALANCOUR.

Tu es donc riche?

PICARD.

Je ne suis pas riche; mais j'ai un maître qui ne me laisse manquer de rien. J'ai une femme, j'ai quatre enfans, je devrois être dans l'embarras; mais mon maître est si bon: je les nourris sans peine, & on ne connoît pas chez moi la misère. (Il sort.)

S C E N E . X V.

M. DALANCOUR *seul.*

A H! le digne homme que mon oncle! Si Dorval gagnoit quelque chose sur son esprit! Si je pouvois

me flatter d'un secours proportionné à mon besoin !... Si je pouvois cacher à ma femme !... Ah ! pourquoi l'ai - je trompée ? Pourquoi me suis - je trompé moi-même ? Mon oncle ne revient pas. Tous les moments sont précieux pour moi. Allons, en attendant, chez mon Procureur Que j'y vais avec peine ! Il me flatte, il est vrai, que malgré la sentence, il trouvera le moyen de gagner du temps ; mais la chicane est odieuse, l'esprit souffre, & l'honneur est compromis. Malheur à ceux qui ont besoin de tous ces honteux détours !

(Il veut s'en aller.)

S C E N E X V I.

M. DALANCOUR, Madame DALANCOUR

M. DALANCOUR *apercevant sa femme.*

V
Oici ma femme.
Madame DALANCOUR.
Ah, ah ! vous voilà, mon ami. Je vous cherchois par-tout.

M. DALANCOUR.
J'allois sortir....

Madame DALANCOUR.
Je viens de rencontrer ce Bourru.... il grondoit, il grondoit !

M. DALANCOUR.
Est-ce de mon oncle que vous parlez ?

Madame DALANCOUR.
Oui. J'ai vu un rayon de Soleil, j'ai été me promener dans le jardin, & je l'ai rencontré : il pestoit, il parloit tout seul, & tout haut ; mais tout haut.... Dites-moi une chose.... n'y a-t-il pas chez lui quelque Domestique de marié ?

M. DALANCOUR.

Oui.

Madame

Madame DALANCOUR.

Assûrement, il faut que cela soit : il diseit du mal du mari & de la femme ; mais du mal ! ... Je vous en réponds.

M. DALANCOUR *à part.*

Je me doute bien de qui il parloit.

Madame DALANCOUR.

C'est un homme bien insupportable.

M. DALANCOUR.

Cependant il faudroit avoir quelques égards pour lui.

Madame DALANCOUR.

Peut-il se plaindre de moi ? Lui ai-je manqué en rien ? Je respecte son âge, sa qualité d'oncle. Si je me moque de lui quelquefois, c'est entre vous & moi ; vous me le pardonnez bien ? Au reste, j'ai tous les égards possibles pour lui ; mais dites-moi sincèrement, en a-t-il pour vous ? en a-t-il pour moi ? Il nous traite très-durement, il nous hait souverainement ; moi, surtout, il me méprise on ne peut pas davantage. Faut-il, malgré tout cela, le flatter, aller lui faire notre tour ?

M. DALANCOUR *avec un air embarrassé.*

Mais... quand nous lui ferions notre cour... il est notre oncle ; d'ailleurs, nous pourrions en avoir besoin.

Madame DALANCOUR.

Besoin de lui ! nous ? comment ? N'avons-nous pas assez de bien pour vivre honnêtement ? Vous êtes rangé. Je suis raïonnable. Je ne vous demande rien de plus que ce que vous avez fait pour moi jusqu'à présent. Continuons avec la même modération, & nous n'aurons besoin de personne.

M. DALANCOUR *d'un air passionné.*

Continuons avec la même modération ! ...

Madame DALANCOUR.

Mais oui ; je n'ai point de vanité, je ne vous en demande pas davantage.

M. DALANCOUR *à part.*

Malheureux que je suis !

Madame DALANCOUR.

Mais vous me paroissez inquiet, rêveur ; vous

26 *Le Bourru bienfaisant,*
avez quelque chose . . . vous n'êtes pas tranquille.

M. DALANCOUR.

Vous vous trompez, je n'ai rien.

Madame DALANCOUR.

Pardonnez-moi, je vous connais, mon cher ami : si quelque chose vous fait de la peine, voudriez-vous me le cacher ?

M. DALANCOUR toujours embarrassé.

C'est ma leur qui m'occupe, voilà tout.

Madame DALANCOUR.

Votre cœur ? Pourquoi donc ? C'est la meilleure enfant du monde, je l'aime de tout mon cœur. Tenez, mon ami, si vous voulez m'en croire, vous pourriez vous débarrasser de ce soin, & la rendre heureuse en même temps.

M. DALANCOUR.

Comment ?

Madame DALANCOUR.

Vous voulez la mettre dans un Couvent ; & je fais, de bonne part, qu'elle en seroit très-fâchée.

M. DALANCOUR un peu fâché.

A son âge doit-elle avoir des volontés ?

Madame DALANCOUR.

Non, elle est assez sage pour se soumettre à celle de ses parents. Mais pourquoi ne la mariez-vous pas ?

M. DALANCOUR.

Elle est encore trop jeune.

Madame DALANCOUR.

Bon ! étois-je plus âgée quand nous nous sommes mariés ?

M. DALANCOUR vivement.

Eh bien, irai-je de porte en porte lui chercher un mari ?

Madame DALANCOUR.

Ecoutez, écoutez-moi, mon cher ami ; ne vous fâchez pas, je vous en prie. Je crois, si je ne me trompe, m'être apperçue que Valere t'aime, & qu'il en est aimé.

M. DALANCOUR à part.

Dieu ! que je souffre !

Madame DALANCOUR,

Vous le connoissez : y auroit-il, pour Angélique, un parti mieux assorti que celui-là ?

M. DALANCOUR toujours embarrassé.

Nous verrons, nous en parlerons.

Madame DALANCOUR,

Faites-moi ce plaisir, je vous le demande en grâce ; permettez-moi de me mêler de cette affaire : toute mon ambition seroit d'y réussir.

M. DALANCOUR très-embarrassé.

Madame

Madame DALANCOUR.

Eh bien ?

M. DALANCOUR.

Cela ne se peut pas.

Madame DALANCOUR.

Non, pourquoi ? . . .

M. DALANCOUR toujours embarrassé.

Mon oncle y consentiroit-il ?

Madame DALANCOUR.

A la bonne heure, je veux bien qu'en lui rende tout ce qui lui est dû ; mais vous êtes le frere. La dot est entre vos mains ; le plus où les mains ne dépend que de vous. Permettez-moi de m'assurer de leurs inclinations, & que j'arrange à-peu-près l'angle de l'intérêt. . . .

M. DALANCOUR vivement.

Non ; gardez-vous-en bien, s'il vous plaît.

Madame DALANCOUR.

Est-ce que vous ne voudriez point marier votre sœur ?

M. DALANCOUR.

Au contraire.

Madame DALANCOUR.

Est-ce que

M. DALANCOUR.

Il faut que je sorte, nous parlerons de cela à mon retour.

(Il sort fâché.)

Le Bourru bienfaisant,

Madame DALANCOUR.

Trouvez-vous mauvais que je m'en mêle?

M. DALANCOUR *en s'en allant.*

Point du tout.

Madame DALANCOUR.

Ecoutez; seroit-ce pour la dot?

M. DALANCOUR.

Je n'en scias rien.

(*Il sort.*)

S C E N E X V I I .

Madame DALANCOUR *seule.*

Q U'EST-CE que cela signifie? Je n'y entendis rien.
Se pourroit-il que mon mari.... Non; il est trop sage
pour avoir rien à se reprocher.

S C E N E X V I I I .

Madame DALANCOUR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE *sans voir Madame Dalancour.*

S I je pouvois parler à Marton....

Madame DALANCOUR.

Ma sœur.

ANGÉLIQUE *d'un air fâché.*

Madame.

Madame DALANCOUR *avec amitié.*

Où allez-vous, ma sœur?

ANGÉLIQUE *d'un air fâché.*

Je m'en allois, Madame.

Madame DALANCOUR.

Ah, ah! P'vous f'tes donc fâchée?

ANGÉLIQUE.

Je dois l'être.

Madame DALANCOUR.

Etes-vous fâchée contre moi ?

ANGÉLIQUE.

Mais, Madame....

Madame DALANCOUR.

Ecoutez, mon enfant. Si c'est le projet du Couvent qui vous fâche, ne croyez pas que j'y aie part; au contraire, je vous aime, & je ferai tout ce que je pourrai pour vous rendre heureuse.

ANGÉLIQUE *à part, en pleurant.*

Qu'elle est fausse !

Madame DALANCOUR.

Qu'avez-vous? vous pleurez, je crois.

ANGÉLIQUE *à part.*

Elle m'a bien trompée. (*Elle s'essuie les yeux.*)

Madame DALANCOUR.

Quel est le sujet de votre chagrin?

ANGÉLIQUE *avec dépit.*

Hélas! ce sont les dérangemens de mon frère.

Madame DALANCOUR *avec étonnement.*

Les dérangemens de votre frère?

ANGÉLIQUE.

Oui, personne ne le fait mieux que vous.

Madame DALANCOUR.

Que dites-vous là?.... Expliquez-vous; s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Cela est inutile.

SCENE XIX.

M. GÉRONTE, Madame DALANCOUR,

ANGÉLIQUE.

M. GÉRONTE *appelle.*

PICARD?

SCÈNE XX.

PICARD, M. GÉRONTE, Mme DALANCOUR,
ANGÉLIQUE.

PICARD sortant de l'appartement
de M. Géronte.

Monsieur.

M. GÉRONTE à Picard, vivement.
Eh bien, Derval?

PICARD.
Monsieur, il est dans votre chambre; il vous attend.

M. GÉRONTE.

Il est dans ma chambre, & tu ne me le dis pas?

PICARD.

Monsieur, je n'ai pas eu le temps.

M. GÉRONTE appercevant Angélique & Madame Dalancour, parle à Angélique, mais en se tournant de temps en temps vers Madame Dalancour, pour qu'elle en ait sa part.

Que faites-vous ici? c'est mon sallon. Je ne veux pas de femmes ici; je ne veux pas de votre famille: allez-vous-en.

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle...

M. GÉRONTE.

Allez-vous-en, vous dis-je.

(Angélique s'en va mortifiée.)



S C E N E X X I .

PICARD, Madame DALANCOUR,
M. GÉRONTE.

Madame DALANCOUR à M. Géronte.

MONSIEUR, je vous demande pardon.

M. GÉRONTE se tournant du côté par où Angelique est sortie ; mais, de temps en temps, se tournant vers Madame Dalancour.

Cela est singulier ! Cette impertinente ! elle veut venir me gêner. Il y a un autre escalier pour sortir. Je condamnerai cette porte.

Madame DALANCOUR.

Ne vous fâchez pas, Monsieur. Pour moi, je vous allure....

M. GÉRONTE voudroit aller dans son appartment ; mais il ne voudroit pas passer devant Madame Dalancour. Il dit à Picard :

Dorval, dis-tu, est dans ma chambre ?

PICARD.

Oui, Monsieur.

Madame DALANCOUR s'appercevant de la contrainte de M. Géronte, se recule.

Passez, passez, Monsieur, je ne vous gêne pas.

M. GÉRONTE à Madame Dalancour, en passant, & la saluant à peine.

Serviteur. Je condamnerai cette porte.

(Il entre chez lui.)

PICARD suit son maître.

S C E N E X X I I.

Madame DALANCOUR *seule.*

QUEL caractere ! Mais ce n'est pas cela qui m'inquiète le plus ; c'est le trouble de mon mari ; ce sont les propos d'Angélique. Je doute, je crains, je voudrois connoître la vérité, & je tremble de l'approfondir.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

DORVAL, M. GÉRONTE

M. GÉRONTE:

ALLONS jouer, & ne m'en parlez plus.

DORVAL.

Mais il s'agit d'un neveu.

M. GÉRONTE *mouvement.*

D'un fol, d'un imbécille, qui est l'esclave de sa femme, & la victime de sa vanité.

DORVAL.

De la douceur, mon cher ami, de la douceur.

M. GÉRONTE:

Et vous, avec votre flegme, vous me feriez enrager.

DORVAL.

Je parle pour le bien.

M. GÉRONTE.

Prenez une chaise.

(Il s'assied.)

DORVAL d'un ton compatissant, pendant qu'il approche de la chaise.

Le pauvre garçon !

M. GÉRONTE.

Voyons ce coup d'hier.

DORVAL toujours du même ton.

Vous le perdrez.

M. GÉRONTE.

Point du tout, voyons.

DORVAL.

Vous le perdrez, vous dis-je.

M. GÉRONTE.

Je suis sûr que non.

DORVAL

Si vous n'y le secourez pas, vous le perdrez.

M. GÉRONTE.

Qui ?

DORVAL.

Votre neveu.

M. GÉRONTE vivement,

Eh ! je parle du jeu, moi. Asséyez-vous.

DORVAL s'asseyant.

Oui, je veux bien jouer; mais écoutez-moi auparavant.

M. GÉRONTE.

Me parlerez-vous encore de Dalancour ?

DORVAL.

Cela se pourroit bien.

M. GÉRONTE.

Je ne vous écoute pas.

DORVAL.

Vous haissez donc Dalancour ?

M. GÉRONTE.

Point du tout, je ne hais personne.

DORVAL.

Mais si vous ne voulez pas...

M. GÉRONTE.

Finissez, jouez; jouons, ou je m'en vais.
DORVAL.

Encore un mot, & je finis.

M. GÉRONTE.

Quelle patience!

DORVAL.

Vous avez du bien.

M. GÉRONTE.

Oui, grace au Ciel.

DORVAL..

Plus qu'il ne vous en faut.

M. GÉRONTE.

Oui, au service de mes amis.

DORVAL.

Et vous ne voulez rien donner à votre neveu?

M. GÉRONTE.

Pas une obole.

DORVAL.

Par conséquent....

M. GÉRONTE.

Par conséquent?...

DORVAL.

Vous le haïssez.

M. GÉRONTE plus vivement.

Par conséquent vous ne l'avez ce que vous dites. Je hais, je déteste sa façon de penser, sa mauvaise conduite: lui donner de l'argent, ne serviroit qu'à entretenir sa vanité, sa prodigalité, ses folies. Qu'il change de système, je changerai aussi vis-à-vis de lui. Je veux que le repentir mérite le bienfait, & je ne veux pas que le bienfait empêche le repentir.

DORVAL, après un moment de silence, paroît convaincu, & dit fort doucement.

Jouons, jouons.

M. GÉRONTE.

Jouons.

DORVAL. en jouant.

J'en suis fâché.

M. GÉRONTE *en jouant.*

Échec au roi.

DORVAL *en jouant.*

Et cette pauvre fille?...

M. GÉRONTE.

Qui?

DORVAL.

Angélique.

M. GÉRONTE.

Ah! pour celle-là, c'est autre chose. Parlez-moi de cela. (*Il laisse le jeu.*)

DORVAL.

Elle doit bien souffrir aussi.

M. GÉRONTE.

J'y ai pensé, j'y ai pourvu; je la marierai.

DORVAL.

Tant mieux. Elle le mérite bien.

M. GÉRONTE.

Voilà, par exemple, une petite personne accom-
plie, n'est-ce pas?

DORVAL.

Oui.

M. GÉRONTE.

Heureux celui qui l'aura. (*Il rêve un instant, & se
lève en appellant*) Dorval?

DORVAL.

Mon ami.

M. GÉRONTE.

Ecoutez.

DORVAL *se levant.*

Eh bien?

M. GÉRONTE.

Vous êtes mon ami.

DORVAL.

Oh! sûrement.

M. GÉRONTE.

Si vous la voulez, je vous la donne.

DORVAL.

Quoi?

Oui, ma niece.

DORVAL.

Comment?

M. GÉRONTE *vivement.*

Comment! comment! êtes-vous sourd? Ne m'entendez-vous pas? Je parle clairement. Oui, si vous la voulez, je vous la donne.

DORVAL.

Ah! ah!

M. GÉRONTE.

Et, si vous l'épousez, outre sa dot, je lui donnerai cent mille livres du mien. Hem? Qu'en dites-vous?

DORVAL.

Mon cher ami, vous me faites honneur.

M. GÉRONTE.

Je vous connois, je ne ferois que le bonheur de ma niece.

DORVAL.

Mais....

M. GÉRONTE.

Quoi?

DORVAL.

Son frere!....

M. GÉRONTE.

Son frere! Son frere n'est rien.... C'est moi qui en dois disposer; la loi, le testament de mon frere... J'en suis le maître. Allons, décidez-vous sur le champ.

DORVAL.

Mon ami, ce que vous me proposez là n'est pas une chose à précipiter; vous êtes trop vif.

M. GÉRONTE.

Je n'y vois point de difficultés; si vous l'aimez, si vous l'estimez, si elle vous convient, tout est dit.

DORVAL.

Mais....

M. GÉRONTE *fâché.*

Mais, mais! Voyons votre *mais*.

Comptez-vous pour rien la disproportion de seize ans, à quarante-cinq ?

M. GÉRONTE.

Point du tout ; vous êtes encore jeune, & je connais Angélique : ce n'est pas une tête éventée.

DORVAL.

D'ailleurs, elle pourroit avoir quelque inclination.

M. GÉRONTE.

Elle n'en a point.

DORVAL.

En êtes-vous bien sûr ?

M. GÉRONTE.

Très-sûr. Allons, concluons. Je vais chez mon Notaire, je fais droffer le contrat, elle est à vous.

DORVAL.

Doucement, mon ami, doucement.

M. GÉRONTE *vivement.*

Eh bien ! quoi ! voulez-vous encore me fatiguer, me chagrinier, m'ennuyer avec votre lenteur, votre sang-froid ?

DORVAL.

Vous voudriez donc ? . . .

M. GÉRONTE.

Oui, vous donner une jolie fille, sage, honnête, vertueuse, avec cent mille écus de dot, & cent mille livres de présent de noce ; cela vous fâche-t-il ?

DORVAL.

C'est beaucoup plus que je ne mérite.

M. GÉRONTE *vivement.*

Votre modestie, dans ce moment-ci, me feroit donner au diable.

DORVAL.

Ne vous fâchez pas. Vous le voulez ?

M. GÉRONTE.

Oui,

DORVAL.

Eh bien, j'y confens.

Vrai ?

DORVAL.

Mais à condition.....

M. GÉRONTE.

Quoi ?

DORVAL.

Qu'Angélique y consentira.

M. GÉRONTE.

Vous n'avez pas d'autres difficultés?

DORVAL.

Que celle-là.

M. GÉRONTE.

J'en suis bien aise, je vous en réponds.

DORVAL.

Tant mieux, si cela se vérifie.

M. GÉRONTE.

Sûr, très-sûr. Embrassez-moi, mon cher neveu.

DORVAL.

Embrassons-nous donc, mon cher oncle.

SCENE II.

M. DALANCOUR, M. GÉRONTE, DORVAL

M. DALANCOUR entre par la porte du fond, il voit son oncle, il écoute en passant. Il se sauve chez lui ; mais il reste à la porte pour écouter.

M. GÉRONTE.

C'EST le jour le plus heureux de ma vie.

DORVAL.

Que vous êtes adorable, mon cher ami !

M. GÉRONTE.

Je vais chez mon Notaire, tout sera prêt pour aujourd'hui. (*Il appelle.*) Picard ?

S C E N E I I I.

LES MÊMES, PICARD.

M. GÉRONTE à Picard.
MA canne, mon chapeau.
PICARD sort.

S C E N E I V.

DORVAL, M. GÉRONTE,
M. DALANCOUR à sa porte.

DORVAL.
J'IRAI, en attendant, chez moi.

S C E N E V.

LES MÊMES, PICARD.

PICARD donne à son Maître sa canne & son
chapeau, & rentre.

S C E N E VI.

DORVAL, M. GÉRONTE,
M. DALANCOUR à sa porte.

M. GÉRONTE.
NOn, non ; vous n'avez qu'à m'attendre. Je vais
revenir. Vous dînerez avec moi.

DORVAL.
J'ai à écrire. Il faut que je fasse venir mon Homme-
d'affaires, qui est à une lieue de Paris.

M. GÉRONTE.
Allez dans ma chambre, écrivez ; envoyez la lettre

Le Bourru bienfaisant,
par Picard. Oui, Picard ira lui-même la porter ; c'est
un bon garçon, sage, fidèle : je le gronde quelquefois ;
mais je lui veux du bien.

DORVAL.

Allons, j'écrirai là-dedans, puisque vous le voulez
absolument.

M. GÉRONTE.

Tout est dit.

DORVAL.

Oui, comme nous sommes convenus.

M. GÉRONTE *en lui prenant la main*.
Parole d'honneur ?

DORVAL *en donnant la main*.
Parole d'honneur.

M. GÉRONTE *en s'en allant*.
Mon cher neveu ! . . . (Il sort.)

M. DALANCOUR *au dernier mot, marqué de la joie*.

S C E N E V I I.

M. DALANCOUR, DORVAL.

EN vérité, tout ce qui m'arrive me paraît un songe.
Me marier, moi qui n'y ai jamais pensé !

M. DALANCOUR *avec la plus grande joie*.
Ah ! mon cher ami, je ne sais comment vous marquer ma reconnaissance.

DORVAL.

De quoi ?

M. DALANCOUR.

N'ai-je pas entendu ce qu'a dit mon oncle ? Il m'aime, il me plaint, il va chez son Notaire ; il vous a donné sa parole d'honneur. Je vois bien ce que vous avez fait pour moi. Je suis l'homme du monde le plus heureux.

DORVAL.

Ne me flattez pas tant, mon cher ami. Il n'y a pas le mot de vrai de tout ce que vous imaginez là.

M: DALANCOUR.

Comment donc ?

DORVAL.

J'espere bien, avec le temps, pouvoir vous être utile auprès de lui : &c, désormais ; j'aurai même un titre pour m'intéresser davantage en votre faveur : mais, jusqu'à présent....

M. DALANCOUR *livement.*

Sur quoi a-t-il donc donné sa parole d'honneur ?

DORVAL.

Je vais vous le dire.... C'est qu'il m'a fait l'honneur de me proposer votre sœur en mariage....

M. DALANCOUR *avec joie.*

Ma sœur ! l'acceptez-vous ?

DORVAL.

Si vous en êtes content.

M. DALANCOUR.

J'en suis ravi ; j'en suis enchanté. Pour la dor, vous scavez mon état actuel.

DORVAL.

Nous parlerons de cela.

M. DALANCOUR.

Mon cher frere, que je vous embrasse de tout mon cœur.

DORVAL.

Je me flatte que votre oncle, dans cette occasion....

M. DALANCOUR.

Voilà un lien qui fera mon bonheur. J'en avois le plus grand besoin. J'ai été chez mon Procureur, je ne l'ai pas trouvé.

S C E N E V I I I.

Madame DALANCOUR, M. DALANCOUR,
DORVAL.

M. DALANCOUR *apercevant sa femme.*

AH ! Madame Dalancour....

Madame DALANCOUR à *M. Dalancour.*

Je vous attendois avec impatience. J'ai entendu
votre voix.....

M. DALANCOUR.

Ma femme, voilà M. Dorval que je vous présente, en qualité de mon frère, d'époux d'Angélique.

Madame DALANCOUR *avec joie.*

Oui ?

DORVAL à *Madame Dalancour.*

Je serai bien flatté, Madame, si mon honneur peut mériter votre approbation.

Madame DALANCOUR à *Dorval.*

Monsieur, j'en suis enchantée. Je vous en félicite de tout mon cœur: (*À part.*) Qu'est-ce qu'on me dirait donc du dérangement de mon mari?

M. DALANCOUR à *Dorval.*

Ma sœur le sait-elle ?

DORVAL à *M. Dalancour.*

Je ne le crois pas.

Madame DALANCOUR à *papa.*

Ce n'est donc pas Dalancour qui fait ce mariage-là ?

M. DALANCOUR.

Voulez-vous que je la fasse venir ?

DORVAL.

Non; il faudroit la prévenir : il pourroit y avoir encore une difficulté.

Comédie.
M. DALANCOUR.

43

Quelle ?

DORVAL.

Celle de son agrément.

M. DALANCOUR.

Ne craignez rien ; je conçois Angélique : d'ailleurs, votre état, votre mérite..... Laissez-moi faire, je parlerai à ma sœur.

DORVAL.

Non, cher ami, je vous en prie ; ne gâtons rien ; laissons faire M. Géronte.

M. DALANCOUR.

A la bonne heure.

Madame DALANCOUR *à part.*

Je n'entends rien à tout cela.

DORVAL.

Je passe dans l'appartement de votre oncle, pour y écrire ; mon ami me l'a permis : il m'a ordonné même de l'attendre. Sans adieu. Nous nous reverrons tantôt.

(Il entre dans l'appartement de M. Gérone.)

S C E N E . I X .

Madame DALANCOUR , M. DALANCOUR.

Madame DALANCOUR.

A Ce que je vois, ce n'est pas vous qui mariez votre sœur ?

M. DALANCOUR *embarrassé.*

C'est mon oncle.

Madame DALANCOUR.

Votre oncle ! Vous en a-t-il parlé ? Vous a-t-il demandé votre consentement ?

M. DALANCOUR *un peu vivement.*

Mon consentement ? N'avez-vous pas vu Dorval ?

Ne me l'a-t-il pas dit? Cela ne s'appelle-t-il pas me demander mon consentement?

Madame DALANCOUR *un peu vivement.*

Oui, c'est une politesse de la part de M. Dorval; mais votre oncle ne vous en a rien dit.

M. DALANCOUR *embarrassé.*

C'est que....

Madame DALANCOUR.

C'est que.... il nous méprise complètement.

M. DALANCOUR *vivement.*

Mais vous prenez tout de travers, cela est affreux; vous êtes insupportable.

Madame DALANCOUR *un peu fâchée.*

Moi, insupportable! Vous me trouvez insupportable! (*Fort tendrement.*) Ah! mon ami, voilà la première fois qu'une telle expression vous échappe. Il faut que vous ayez bien du chagrin, pour vous oublier à ce point.

M. DALANCOUR *à part, avec transport.*

Ah! cela n'est que trop vrai! (*A Madame Dalancour.*) Ma chère femme, je vous demande pardon de tout mon cœur. Mais vous connaissez mon oncle; voulez-vous que nous nous brouillions davantage? Voulez-vous que je fasse tort à ma sœur? Le parti est bon, il n'y a rien à dire; mon oncle l'a choisi, tant mieux; voilà un embarras de moins pour vous & pour moi.

Madame DALANCOUR.

Allons, j'aime bien que vous preniez la chose en bonne part: je vous en loue & vous admire. Mais permettez-moi une réflexion. Qui est-ce qui aura son des apprêts nécessaires pour une jeune personne qui va se marier? Est-ce votre oncle qui s'en chargera? Seroit-il honnête, seroit-il décent?....

M. DALANCOUR.

Vous avez raison,.... Mais il y a encore du temps; nous en parlerons.

Madame DALANCOUR.

Ecoutez. J'aime Angélique, vous le savez; cette

petite ingrate ne mériteroit pas que je prisse aucun
loin d'elle : cepéndant elle est votre sœur....

M. DALANCOUR.

Comment ! vous appellez ma sœur une ingrate !
Pourquoi ?

Madame DALANCOUR.

N'en parlons pas , pour le présent. Je lui demanderai une explication entre elle & moi ; & , ensuite....

M. DALANCOUR.

Non , je veux le scâvoir....

Madame DALANCOUR.

Attendez , mon cher ami....

M. DALANCOUR *très-vivement.*

Non ; je veux le scâvoir , vous dis-je.

Madame DALANCOUR.

Puisque vous le voulez , il faut vous contenter.

M. DALANCOUR.

Ciel ! je tremble toujours.

Madame DALANCOUR.

Votre sœur....

M. DALANCOUR.

Eh bien ?

Madame DALANCOUR.

Je la crois trop du parti de votre oncle.

M. DALANCOUR.

Pourquoi ?

Madame DALANCOUR.

Elle a eu la hardiesse de me dire , à moi-même ,
que vos affaires étoient dérangées , & que....

M. DALANCOUR.

Mais affaires dérangées !... Le croyez-vous ?

Madame DALANCOUR.

Non ; mais elle m'a parlé de façon à me faire
croire qu'elle me soupçonne d'en être la cause , où
du moins d'y avoir contribué.

M. DALANCOUR *encore plus vivement.*

Vous ? Elle vous soupçonne , vous ?

Madame DALANCOUR.

Ne vous fâchez pas , mon cher ami. Je vois bien
qu'elle n'a pas le sens commun.

Ma chère femme !

Madame DALANCOUR.

Que cela ne vous affecte pas. Pour moi, tenez,
je n'y pense plus. Tout vient de-là ; votre oncle est la
cause de tout.

M. DALANCOUR.

Eh ! non : mon oncle n'est pas méchant.

Madame DALANCOUR.

Il n'est pas méchant ! Ciel ! y a-t-il rien de pis sur
la terre ? Tout-à-l'heure encore, ne m'a-t-il pas fait
voir ? mais je le lui pardonne.

S C E N E X.

Madame DALANCOUR, UN LAQUAIS,
Monsieur DALANCOUR.

LE LAQUAIS à *M. Dalancour*.

Monsieur, on vient d'apporter cette Lettre
pour vous.

M. DALANCOUR empressé, prend la Lettre.
Donne.

LE LAQUAIS sort.

S C E N E X I.

Madame DALANCOUR, Mr. DALANCOUR.

M. DALANCOUR à part, avec agitation.

VOYONS. C'est mon Procureur.

(*Il ouvre la Lettre.*)

Madame DALANCOUR.

Qui est-ce qui vous écrit ?

M. DALANCOUR *embarrassé.*

Un moment.

(*Il se retire à l'écart, il lit tout bas, & marque du chagrin.*)

Madame DALANCOUR *à part.*

Y auroit-il quelque malheur?

M. DALANCOUR *après avoir lu.*

Je suis perdu.

Madame DALANCOUR *à part.*

Le cœur me bat.

M. DALANCOUR *à part, avec la plus grande agitation.*

Ma pauvre femme, que va-t-elle devenir? Comment lui dire? Je n'en ai pas le courage.

Madame DALANCOUR *en pleurant.*

Mon cher Dalancour, dites-moi ce que c'est, confiez-le-moi; ne suis-je pas votre meilleure amie?

M. DALANCOUR.

Tenez, lisez : voilà mon état.

(*Il lui donne la Lettre & sort.*)

S E E N E X I I .

Madame DALANCOUR *seule.*

J'E tremble. (*Elle lit.*) « Tout est perdu, Monsieur ; les créanciers n'ont pas voulu signer. La Sentence vient d'être confirmée ; elle vous fera signifié. Prenez-y garde, il y a prise de corps. » Ah! qu'ai-je lu? Que viens-je d'apprendre? mon mari.... endetté.... en danger de perdre la liberté!.... mais.... comment cela se peut-il? point de jeu.... point de sociétés dangereuses.... point de faste.... pour lui.... Seroit-ce pour moi? Ah, Dieux! quelle lumière affreuse vient m'éclairer! Les reproches d'Angèle, cette haine de M. Géronte, ce mépris qu'il a toujours marqué pour moi.... Le voile se déchire. Je

Le Bourru bienfaisant,
 vois la faute de mon mari, je vois la mienne. Son trop d'amour l'a séduit, mon inexpérience m'a aveuglée. Dalancour est coupable, & je le suis peut-être autant que lui.... Mais quel remède à cette cruelle situation ? Son oncle seul.... oui, son oncle pourroit y remédier.... Mais Dalancour seroit-il en état, dans ce moment d'abattement & de chagrin ?.... Eh ! si j'en suis la cause.... involontaire.... pourquoi n'irois-je pas moi-même ?.... Oui, quand je devrois me jeter à ses pieds.... Mais, avec ce caractère âpre, intractable, puis-je me flatter de le flétrir ?.... Irai-je m'exposer à ses duretés ?.... Ah ! qu'importe ? que sont toutes les humiliations, auprès de l'état affreux de mon mari ? Oui, j'y cours ; cette seule idée doit me donner du courage.

(*Elle veut s'en aller du côté de l'appartement de M. Géronte.*)

S C E N E X I I I.

Madame DALANCOUR, MARTON.

MARTON.

Que faites-vous ici, Madame ? M. Dalancour s'est abandonné au désespoir.

Madame DALANCOUR.

Ciel ! je vole à son secours. (*Elle sort.*)

S C E N E X I V.

MARTON *seule.*

Quels malheurs ! quels désordres ! Si c'est elle qui en est la cause, elle le mérite bien..... Que vois-je ?

SCENE

SCENE XV.

MARTON, VALERE.

MARTON.

Monsieur, que venez-vous faire ici ? Vous avez mal pris votre temps. Toute la maison est dans le chagrin.

VALERE.

Je m'en doutais bien ; je viens de quitter le Procureur de Dalancour, & je viens lui offrir ma bourse & mon crédit.

MARTON.

Cela est bien honnête. Rien n'est plus généreux.

VALERE.

M. Géronte est-il chez lui ?

MARTON.

Non. Le Domestique m'a dit qu'il venoit de le voir chez son Notaire.

VALERE.

Chez son Notaire ?

MARTON.

Oui, il a toujours des affaires. Mais est-ce que vous voudriez lui parler ?

VALERE.

Oui, je veux parler à tout le monde. Je vois avec peine le dérangement de M. Dalancour. Je suis seul, j'ai du bien, j'en puis disposer. J'aime Angélique, je viens lui offrir de l'épouser sans dot, & de partager avec elle mon état & ma fortune.

MARTON.

Que cela est bien digne de vous ! Rien ne marque plus l'estime, l'amour, la générosité.

VALERE.

Croyez-vous que je puisse me flatter ? . . .

50 *Le Bourru bienfaisant*,
MARTON avec joie.

Oui, d'autant plus que Mademoiselle est dans les bonnes graces de son oncle, & qu'il veut la marier.
VALERE.

Il veut la marier ?

MARTON avec joie.

Oui.

VALERE.

Mais si c'est lui qui veut la marier, il voudra être le maître de lui proposer le parti.

MARTON *après un moment de silence.*
Cela se pourroit bien.

VALERE.

Est-ce une consolation pour moi ?

MARTON.

Pourquoi pas ? (*en se tournant vers la coulisse.*)
Venez, venez, Mademoiselle.

S C E N E X V I .

MARTON, ANGÉLIQUE, VALERE.

ANGÉLIQUE.

J'E suis toute effrayée.

VALERÉ à Angélique.

Qu'avez-vous, Mademoiselle ?

ANGÉLIQUE à Valere.

Mon pauvre frere.....

MARTON à Angélique.

Toujours de même ?

ANGÉLIQUE à Marton.

Il est un peu plus tranquille.

MARTON.

Ecoutez, écoutez, Mademoiselle. Monsieur m'a dit des choses charmantes pour vous & pour votre frere.

Comédie.
ANGÉLIQUE.

51

Pour lui aussi ?

MARTON.

Si vous fçaviez le sacrifice qu'il se propose de faire !

VALERE *bas à Marton.*

Ne lui dites rien. (*se tournant vers Angélique.*)
Y a-t-il des sacrifices qu'elle ne mérite pas ?

MARTON.

Mais il faudra en parler à M. Géronte.

ANGÉLIQUE.

Ma bonne amie, si vous vouliez vous en charger ?

MARTON.

Je le veux bien. Que lui dirai-je ? Voyons, consultons. Mais j'entends quelqu'un, (*elle court vers l'appartement de M. Géronte, & revient.*) C'est M. Dorval. (*à Valere.*) Ne vous montrez pas encore. Allons dans ma chambre, & nous parlerons à notre aise.

VALERE *à Angélique.*

Si vous voyez votre frere....

MARTON.

Eh ! venez donc, Monsieur, venez donc.

(*Elle le pousse, le fait sortir, & sort avec lui.*)

S C E N E X V I I .

D O R V A L , A N G É L I Q U E .

ANGÉLIQUE *à soi-même.*

Qu'e ferai-je ici avec M. Dorval ? je puis m'en aller.
DORVAL *à Angélique, qui va pour sortir.*

Ah ! Mademoiselle Mademoiselle !

ANGÉLIQUE.

Monsieur.

DORVAL.

Avez - vous vu M.. votre oncle ? Ne vous a-t-il rien dit ?

Mais.... sans l'aveu de mon cœur. Il est si bon !
Qui pourroit lui avoir donné ce conseil ? Qui est - ce
qui lui auroit proposé ce parti ?

DORVAL *un peu piqué.*

Mais.... ce parti.... Si c'étoit moi, Mademoiselle ?...
ANOÉLIQUE *avec de la joie.*

Vous, Monsieur ? Tant mieux.

DORVAL *avec un air contente.*
Tant mieux ?

ANGÉLIQUE.

Oui, je vous connois, vous êtes raisonnable, vous
êtes sensible ; je me confie à vous. Si vous avez donné
cet avis à mon oncle, si vous avez proposé ce parti,
j'espere que vous trouverez le moyen de l'en détourner.

DORVAL *à part.*

Ah ! ah ! cela n'est pas mal. (*à Angélique.*)
Mademoiselle.

ANGÉLIQUE *tristement.*

Monsieur.

DORVAL.

Auriez-vous le cœur prévenu ?

ANGÉLIQUE *avec passion.*

Ah, Monsieur !

DORVAL.

Je vous entends.

ANGÉLIQUE.

Ayez pitié de moi.

DORVAL *à part.*

Je l'ai bien dit, je l'avois bien prévu : heureusement
je n'en suis pas amoureux ; mais je commençois à y
prendre un peu de goût.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, vous ne me dites rien ?

DORVAL.

Mais, Mademoiselle....

ANGÉLIQUE.

Prendriez - vous quelque intérêt particulier à celui
qu'on voudroit me donner ?

Un peu.

ANGÉLIQUE *avec passion & fermeur.*

Je le hâirai, je vous en avertis.

DORVAL *à part.*

La pauvre enfant ! j'aime sa sincérité.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! soyez compatissant, soyez généreux.

DORVAL.

Eh bien, Mademoiselle.... je le serai... je vous le promets..... Je parlerai à votre oncle pour vous ; je ferai mon possible pour que vous soyez satisfaite.

ANGÉLIQUE *avec joie.*

Ah ! que je vous aime !

DORVAL *contente.*

La pauvre petite !

ANGÉLIQUE *avec transport.*

(Nous êtes mon bienfaiteur, mon protecteur, mon pere.)

(*Elle le prend par la main.*)

DORVAL.

Ma chère enfant !

SCÈNE XXII.

DORVAL, M. GÉRONTE, ANGÉLIQUE.

M. GÉRONTE *avec gaieté, à sa manière.*

Bon, bon, courage ! j'en suis ravi, mes enfans.

ANGÉLIQUE *se retire toute mortifiée,*

& DORVAL sourit.

M. GÉRONTE.

Comment donc est-ce que ma présence vous fait peur ? Je ne condamne pas des empressements légitimes. Tu as bien fait, toi Dorval, de la prévenir. Allons, Mademoiselle, embrassez vorre époux.

ANGÉLIQUE *conférnée.*

Qu'entends-je ?

Me voilà découvert.

M. GÉRONTE à Angélique, avec vivacité.

Qu'est-ce que cela signifie? Quelle modestie déplacée! Quand je n'y suis pas, tu t'approches; & quand j'arrive, tu t'éloignes! Avance-toi. (à Dorval, en colère.) Allons, vous, approchez donc aussi.

DORVAL, en riant.

Doucement, mon ami Géronte.

M. GÉRONTE.

Oui, vous riez, vous sentez votre bonheur: je veux bien que l'on rie; mais je ne veux pas qu'on me fasse enrager; entendez-vous. Monsieur le rieur? Venez ici, & écoutez-moi.

DORVAL.

Mais, écoutez vous-même.

M. GÉRONTE à Angélique.

Approchez donc. (Il veut la prendre par la main.)

ANGÉLIQUE en pleurant.

Mon oncle....

M. GÉRONTE à Angélique.

Tu pleures, tu fais l'enfant! Tu te moques de moi, je crois. (Il la prend par la main, & la force de s'avancer au milieu du Théâtre; ensuite il se tourne du côté de Dorval, & lui dit avec une espèce de gaieté:) Je la tiens.

DORVAL.

Laissez-moi parler, au moins.

M. GÉRONTE vivement.

Paix.

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle.....

M. GÉRONTE vivement.

Paix. (Il change de ton, & dit tranquillement.) J'ai été chez mon Notaire, j'ai tout arrangé; il a fait la minure devant moi, il l'apportera tantôt, & nous signerons.

DORVAL.

Mais si vous vouliez m'écouter....

M. GÉRONTE.

M. GÉRONTE.

Paix. Pour la dot, mon frère a fait la sottise de la laisser entre les mains de son fils : je me doute bien qu'il y aura quelque malversation de sa part ; mais cela ne m'embarrasse pas. Ceux qui ont fait des affaires avec lui ; les auront mal faites, la dot ne peut pas périr ; &, en tout cas, c'est moi qui vous en réponds.

ANGÉLIQUE à part.

Je n'en puis plus.

DORVAL *embarrassé.*

Tout cela est très-bien ; mais....

M. GÉRONTE.

Quoi ?

DORVAL *regardant Angélique.*

Mademoiselle auroit quelque chose à vous dire là-dessus.

ANGÉLIQUE *vite & en tremblant.*

Moi, Monsieur ! . . .

M. GÉRONTE.

Jé voudrois bien voir qu'elle trouvât quelque chose à redire sur ce que je fais, sur ce que j'ordonne, & sur ce que je veux. Ce que je veux, ce que j'ordonne & ce que je fais, je le fais, je le veux & je l'ordonne pour ton bien ; entendis-tu ?

DORVAL.

Jc parlerai donc moi-même.

M. GÉRONTE.

Et qu'avez-vous à me dire ?

DORVAL.

Que j'en suis fâché ; mais que ce mariage ne peut pas se faire.

M. GÉRONTE.

Ventrebleu ! (*Angélique s'éloigne toute effrayée, Dorval recule aussi.*) Vous m'avez donné votre parole d'honneur.

DORVAL.

Oui ; mais à condition....

M. GÉRONTE *se retournant vers Angélique.*

Seroit-ce cette impertinente ? Si je pouvois le croire.... Si je pouvois m'en douter.... (*Il la menace.*)

Non, Monsieur ; vous avez tort.

M. GÉRONTE se tournant vers Dorval.

C'est donc vous qui me manquez ?

ANGÉLIQUE saisit le moment, & se sauve.

SCENE XIX.

DORVAL, M. GÉRONTE.

M. GÉRONTE continue.

Qui abusez de mon amitié & de mon attachement pour vous ?

DORVAL haussant la voix.

Mais écoutez les raisons....

M. GÉRONTE.

Point de raisons, je suis un honime d'honneur ; & si vous l'êtes aussi, allons tout-à-l'heure..... (*en se tournant il appelle*) Angélique ?

DORVAL en se sauvant.

Peste soit de l'homme ! il me pousseroit à bout !

M. GÉRONTE.

Où est-elle ? Angélique ? Holà, quelqu'un ?

SCENE XX.

M. GÉRONTE seul. *Il appelle toujours.*

Picard ? Marton ? la Pierre ? Courtois ? Mais je la trouverai. C'est vous à qui j'en veux. (*Il se tourne, & ne voit plus Dorval ; il reste interdit.*) Comment donc ! il me plante là ? (*Il appelle.*) Dorval ? mon ami Dorval ? Ah, l'indigne ! ah, l'ingrat ! Holà, quelqu'un ; Picard ?

S C E N E X X I.

PICARD, M. GÉRONTE.

PICARD.

M O N S I E U R.

M. GÉRONTE.

Coquin, tu ne réponds pas?

PICARD.

Pardonnez-moi, Monsieur, me voilà.

M. GÉRONTE.

Malheureux, je t'ai appellé dix fois.

PICARD.

J'en suis fâché....

M. GÉRONTE,

Dix fois malheureux!

PICARD *à part, d'un air fâché.*

Il est bien dur quelquefois.

M. GÉRONTE.

As-tu vu Dorval?

PICARD *brusquement.*

Oui, Monsieur.

M. GÉRONTE.

Où est-il?

PICARD.

Il est parti.

M. GÉRONTE *vivement.*

Comment est-il parti?

PICARD *brusquement.*

Il est parti comme l'on part.

M. GÉRONTE *très-fâché.*

Ah! pendard, est-ce ainsi que l'on répond à son maître? *(Il le menace, & le fait reculer.)*

PICARD *en reculant, d'un air très-fâché.*

Monsieur, renvoyez moi....

M. GÉRONTE.

Te renvoyer, malheureux !

(Il le menace, le fait reculer ; PICARD, en reculant, tombe entre la chaise & la table ; M. GÉRONTE court à son secours, & le fait lever.)

PICARD.

Ah ! (Il s'appuie au dos de la chaise, & il marque beaucoup de douleur.)

M. GÉRONTE embarrassé.

Qu'est-ce que c'est donc ?

PICARD.

Je suis blessé, Monsieur ; vous m'avez estropié.

M. GÉRONTE d'un air pénétré, & à part.

J'en suis fâché. (à Picard.) Peux-tu marcher ?

PICARD toujours fâché ; il essaie, & marche mal.

Je crois qu'oui, Monsieur.

M. GÉRONTE brusquement.

Va-t-en.

PICARD tristement.

Vous me renvoyez, Monsieur ?

M. GÉRONTE vivement.

Point du tout. Va-t-en chez ta femme, qu'on te
soigne. (Il tire sa bourse, & veut lui donner de l'ar-
gent.) Tiens, pour te faire panser.

PICARD à part, & attendri.

Quel maître !

M. GÉRONTE en lui offrant de l'argent.

Tiens donc.

PICARD modestement.

Eh ! non, Monsieur ; j'espere que cela ne sera rien.

M. GÉRONTE.

Tiens toujours.

PICARD en refusant par honnêteté.

Monsieur....

M. GÉRONTE vivement.

Comment ! tu refuses de l'argent : est-ce par orgueil : est-ce par dépit : est-ce par haine : crois-tu que je l'ais fait exprès ? Prends cet argent, prends-le, mon ami : ne me fais pas enrager.

PICARD prenant l'argent.

Ne vous fâchez pas, Monsieur ; je vous remercie de vos bontés. M. GÉRONTE.

Va-t-en tout-à-l'heure.

PICARD.

Oui, Monsieur. (Il marche mal.)

M. GÉRONTE.

Va doucement.

PICARD.

Oui, Monsieur.

M. GÉRONTE.

Attends, attends ; tiens ma canne.

PICARD.

Monsieur.

M. GÉRONTE.

Prends-la, te dis-je ; je le veux.

PICARD prend la canne, & dit en s'en allant.
Quelle bonté ! (Il sort.)



S C E N E X X I I .

M. GÉRONTE, MARTON.

M. GÉRONTE.

C'Est la première fois de ma vie..... Peste soit de ma vivacité ! (Se promenant à grands pas.) C'est Dorval qui m'a impatienté.

MARTON.

Monsieur, voulez-vous dîner ?

M. GÉRONTE très-vivement.

Va-t-en à tous les diables.

(Il court, & s'enferme dans son appartement.)

S C E N E X X I I I .

MARTON seule.

Bon ! fort bien ! Je ne pourrai rien faire aujourd'hui pour Angélique, autant vaut que Valere s'en aille.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PICARD, MARTON.

(*Picard entre par la porte du milieu ; Marton par celle de M. Dalancour.*)

V
MARTON.
Ous voilà donc de retour ?

PICARD *ayant la canne de son maître.*

Oui, je boite un peu ; mais cela n'est rien : j'ai eu plus de peur que de mal ; cela ne méritoit pas l'argent qu'il m'a donné pour me faire panser.

MARTON.

Allons, allons, à quelque chose malheur est bon.

PICARD *d'un air content.*

Mon pauvre maître ! Ma foi, ce trait-là m'a touché jusqu'aux larines ; il m'auroit cassé la jambe, que je lui aurois pardonné.

MARTON.

Il a un cœur ... C'est dommage qu'il ait ce vilain défaut.

PICARD.

Qui est-ce qui n'en a pas ?

MARTON.

Allez, allez le voir. Scavez-vous bien qu'il n'a pas encore dîné ?

PICARD.

Pourquoi donc ?

MARTON.

Eh ! il y a des choses, mon enfant, des choses terribles dans cette maison.

Je le sc̄ais ; j'ai rencontré votre neveu , & il m'a tout conté. C'est pour cela que je suis revenu tout de suite. Le sc̄ait-il , mon maître ?

MARTON.

Je ne le crois pas.

PICARD.

Ah , qu'il en sera fâché !

MARTON.

Oui , & la pauvre Angélique ?

PICARD.

Mais Valere....

MARTON.

Valere ? Valere est toujours ici ; il n'a pas voulu s'en aller : il est là ; il encourage le frère , il regarde la sœur , il console Madame. L'un pleure , l'autre soupire , l'autre se désespère. C'est un cahos , un véritable cahos.

PICARD.

Ne vous étiez-vous pas chargée de parler à Monsieur ? ...

MARTON.

Oui , je lui parlerai ; mais à présent il est trop en colere.

PICARD.

Je vais voir , je vais lui reporter sa canne.

MARTON.

Allez ; & si vous voyez que l'orage soit un peu calmé , dites-lui quelque chose de l'état malheureux de son neveu.

PICARD.

Qui , je lui en parlerai , & je vous en donnerai des nouvelles.

(Il ouvre tout doucement , il entre dans l'appartement de M. Géronte , & il ferme la porte .)

MARTON.

Oui , mon cher ami , allez doucement.

*S C E N E I . I .*M A R T O N *seule.*

C'Est un bon garçon que ce Picard, doux, honnête, serviable ; c'est le seul qui me plaise dans cette maison. Je ne me lie pas avec tout le monde, moi.

S C E N E I . I . I .

M A R T O N , D O R V A L

EDORVAL *parlant bas, & souriant.*
H bien, Marton? ...

MARTON.

Monsieur, votre très-humble servante.

DORVAL *en souriant.*Monsieur Géronte est-il toujours en colere ?
MARTON.

Il n'y auroit rien d'extraordinaire en cela ; vous le connoissez mieux que personne.

DORVAL.

Est-il toujours bien indigné contre moi ?
MARTON.

Contre vous, Monsieur ? Il s'est fâché contre vous ?

DORVAL *en riant, & parlant toujours.*

Sans doute ; mais cela n'est rien. Je le connois ; je parie que si je vais le voir, il sera le premier à se jeter à mon cou.

MARTON.

Cela se pourroit bien ; il vous aime, il vous estime : vous êtes son ami unique..... C'est singulier cependant, un homme vif comme lui ! Et vous, sauf votre respect, vous êtes le mortel le plus flegmatique.....

DORVAL.

DORVAL,

C'est cela précisément qui a conservé si long-temps
notre liaison.

MARTON.

Allez, allez-le voir.

DORVAL.

Pas encore : je voudrois auparavant voir Mademoiselle Angélique. Où est-elle ?

MARTON *avec passion.*

Elle est avec son frère. Scavez-vous tous les malheurs de son frère ?

DORVAL *d'un air pénétré.*

Hélas ! oui, tout le monde en parle.

MARTON.

Et qu'est-ce qu'oh en dit ?

DORVAL.

Peux-tu le demander ? Les bons le plaignent, les méchants s'en moquent, & les ingrats l'abandonnent.

MARTON.

Ah, Ciel ! Et cette pauvre Demoiselle ?

DORVAL.

Il faut que je lui parle.

MARTON.

Pouvez-vous demander de quoi il s'agit ? Je m'intéresse trop à elle, pour ne pas mériter cette complaisance.

DORVAL.

Je viens d'apprendre qu'un certain Valere.

MARTON *riant.*

Ah, ah ! Valere ?

DORVAL.

Le connaissez-vous ?

MARTON.

Beaucoup, Monsieur ; c'est mon ouvrage que tout cela.

DORVAL.

Tant mieux, vous me secondez.

MARTON.

De tout mon cœur.

Dorval.

M. GÉRONTE.

Où?

MARTON.

Ici.

M. GÉRONTE.

Dorval est ici?

MARTON.

Oui, Monsieur.

M. GÉRONTE.

Où est-il?

MARTON.

Chez M. Dalancour.

M. GERONTE *d'un air fâché.*

Chez Dalancour ! Dorval chez Dalancour ! Je vois à présent ce que c'est ; je comprends tout. (*à Marton.*) Va chercher Dorval ; dis-lui, de ma part.... Non, je ne veux pas qu'on aille dans ce maudit appartement. Si tu y mets les pieds, je te renvoie sur le champ. Appelle les gens de ce misérable..... Point du tout, qu'ils ne viennent pas.... Vas-y toi, oui, qui ; qu'il vienne tout de suite. Eh bien ?

MARTON.

Irai-je, ou n'irai-je pas?

M. GÉRONTE.

Vas-y, ne m'impatiente pas davantage.

MARTON *entre chez M. Dalancour.*

SCENE VI.

M. GÉRONTE *seul.*

Oui, cela est. Dorval a pénétré dans quel abyme affreux ce malheureux est tombé. Oui, il l'a su avant moi ; & je n'en saurois rien lui encore, si Picard ne me l'eût pas dit. C'est cela même ; Dorval craint

L'alliance d'un homme perdu : il est là , il l'examine peut-être , pour s'en assurer davantage. Mais pourquoi ne me l'a-t-il pas dit ? Je l'aurois persuadé , je l'aurois convaincu..... Pourquoi n'a-t-il pas parlé ? Dira-t-il que ma vivacité ne lui en a pas donné le temps ? Point du tout ; il n'avoit qu'à attendre ; il n'avoit qu'à rester , ma fougue se seroit calmée , & il auroit parlé. Neveu indigne ! traître ! perfide ! tu as sacrifié ton bien , ton honneur. Je t'ai aimé , scélérat ! je ne t'ai aimé que trop ; je t'effacerai tout-à-fait de mon cœur & de ma mémoire..... Sors d'ici , va périr ailleurs.....

Mais où iroit-il ? N'importe , je n'y pense plus ; c'est sa sœur qui m'intéresse , c'est elle seule qui mérite ma tendresse , mes soins.... Dorval est mon ami , Dorval l'épousera ; je lui donnerai la dot , je lui donnerai tout mon bien , tout. Je laisserai souffrir le coupable ; mais je n'abandonnerai jamais l'innocente.

SCENE VII.

M. DALANCOUR , M. GÉRONTE.

M. DALANCOUR , *avec un air effrayé , se jette aux pieds de M. Géronte.*

AH ! mon oncle , écoutez-moi , de grace.
M. GÉRONTE *se retourne , voit Dalancour , & recule un peu.*

Qu'est-ce que tu veux ? leve-toi.

M. DALANCOUR *dans la même posture.*
Mon cher oncle ! voyez le plus malheureux des hommes ; de grace , écoutez-moi .

M. GÉRONTE *un peu touché , mais toujours avec colere.*

Leve-toi , te dis-je.

M. DALANCOUR *à genoux.*
Vous dont le cœur est si généreux , si sensible ; m'abandonnez-vous pour une faute qui n'est que

Le Bourru bienfaisant,
celle de l'amour, & d'un amour honnête & vertueux :
J'ai eu tort, sans doute, de m'écartez de vos conseils,
de négliger votre tendresse paternelle ; mais, mon
cher oncle, au nom du sang qui m'a donné la vie, de
ce sang qui vous est commun avec moi, laissez-vous
toucher, laissez-vous flétrir.

M. GÉRONTE peu-à-peu s'attendrit, & s'essuie
les yeux en se cachant de Dalancour, & dit à part.

Quoi ! tu oses encore ?....

M. DALANCOUR.

Ce n'est pas la perte de mon état qui me désole :
un sentiment plus digne de vous m'anime, c'est l'hon-
neur. Souffrirez-vous que votre neveu ait à rougir ?
Je ne vous demande rien pour nous. Que je m'acquitte
noblement ; & je réponds, pour ma femme & pour
moi, que l'indigence n'effraiera pas nos cœurs, quand,
au sein de l'infertune, nous aurons pour consolation
une probité sans tache, notre amour, votre tendresse
& votre estime.

M. GÉRONTE.

Malheureux ! ... tu mériterois.... Mais je suis un
imbécille ; cette espèce de fanatisme du sang me parle
en faveur d'un ingrat ! Leve-toi, traître ! je paierai
tes dettes ; &, par-là, je te mettrai peut-être en état
d'en faire d'autres.

M. DALANCOUR *d'un air pénétré.*

Eh ! mon oncle ; je vous réponds..... vous verrez
par ma conduite....

M. GÉRONTE.

Quelle conduite, misérable écervelé ! celle d'un
mari infatué, qui se laisse mener par sa femme, par
une femme vaine, présomptueuse, coquette....

M. DALANCOUR *vivement.*

Non, je vous jure, ce n'est point la faute de ma
femme, vous ne la connaissez pas....

M. GÉRONTE *encore plus vivement.*

Tu la défends ! tu ments devant moi ! Prends
garde : il s'en faut peu qu'à cause de ta femme, je ne
révoque la promesse que tu m'as arrachée.... Oui,

oui , je la révoquerai ; tu n'auras rien de moi. Ta femme , ta femme ! je ne peux pas la souffrir , je ne veux pas la voir.

M. DALANCOUR.

Ah ! mon oncle , vous me déchirez le cœur !

S C E N E V I I I .

M. DALANCOUR , M. GÉRONTE ,
Madame DALANCOUR .

Madame DALANCOUR .

HÉlas ! Monsieur , si vous me croyez la cause des dérangemens de votre neveu , il est juste que j'en porte seule la peine. L'ignorance dans laquelle j'ai vécu jusqu'à présent , n'est pas une excuse suffisante à vos yeux. Jeune , sans expérience , je me suis laissé conduire par un mari que j'aimois ; le monde m'a entraînée , l'exemple m'a séduite : j'étois contente , & je me croyois heureuse. Mais je parois coupable , cela suffit ; & pourvu que mon mari soit digne de vos bienfaits , je souscris à votre fatal arrêt ; je m'arracherai de ses bras. Je ne vous demande qu'une grâce : modérez votre haine pour moi , excusez mon sexe , mon âge ; excusez la foiblesse d'un mari , qui , par trop d'amour.....

M. GÉRONTE .

Eh ! Madame , croyez-vous m'abuser ?

Madame DALANCOUR .

O Ciel ! il n'est donc plus de ressource ! Ah ! mon cher Dalancour , je t'ai donc perdu ... Je me meurs .

(*Elle tombe sur un fauteuil .*)

M. DALANCOUR court à son secours .

M. GÉRONTE inquiet , ému , touché .

Holà , quelqu'un ; Marton ?

S C E N E I X.

M. GÉRONTE, MARTON, M. DALANCOUR,
Madame DALANCOUR.

Monsieur, Monsieur, me voilà.

M. GÉRONTE vivement.

Voyez..... là..... allons ; allez , voyez, portez-lui
du secours.

MARTON.

Madame , Madame , qu'est-ce que c'est donc ?

M. GÉRONTE donnant un flacon à Marton.

Tenez , tenez , voici de l'eau de Cologne. (à M.
Dalancour.) Eh bien ?

M. DALANCOUR.

Ah ! mon oncle....

M. GÉRONTE s'approche de Madame Dalancour,
& lui dit brusquement.

Comment vous trouvez-vous ?

Madame DALANCOUR se tressant tout doucement ,
& avec une voix languissante.

Monsieur , vous êtes trop bon de vous intéresser
pour moi. Ne prenez pas garde à ma faiblesse , c'est
le cœur qui parle ; je recouvrerai mes forces , je par-
tirai , je soutiendrai mon malheur.

M. GÉRONTE s'attendrit , mais il ne dit mot.

M. DALANCOUR triplement.

Ah ! mon oncle , souffirez-vous....

M. GÉRONTE à M. Dalancour , vivement.

Tais-toi. (à Madame Dalancour , brusquement .)
Restez à la maison avec votre mari.

Madame DALANCOUR,

Ah , Monsieur !

M DALANCOUR. avec transport.

Ah , mon cher oncle !

M. GÉRONTE

M. GÉRONTE sérieux, mais sans empotement,
& les prenant l'un & l'autre par la main.

Ecoutez. Mes épargnes n'étoient pas pour moi ;
vous les auriez trouvées un jour : vous les mangez
aujourd'hui, la source en est tarie ; prenez-y garde :
si la reconnaissance ne vous touche pas, que l'hon-
neur vous y engage.

Madame DALANCOUR.

Votre bonté.....

M. DALANCOUR.

Votre générosité.....

M. GÉRONTE.

Cela suffit.

MARTON.

Monsieur.....

M. GÉRONTE à Marton.

Tais-toi, bavarde.

MARTON.

Monsieur, vous êtes en train de faire du bien, ne
ferez-vous pas aussi quelque chose pour Mademoiselle
Angélique ?

M. GÉRONTE vivement.

A propos, où est-elle ?

MARTON.

Elle n'est pas loin.

M. GÉRONTE.

Son prétendu y est-il ?

MARTON.

Son prétendu ?

M. GÉRONTE.

Oui ; est-ce qu'il est courroucé ? Est-ce qu'il ne veut
plus me voir ? Seroit-il parti ?

MARTON.

Monsieur ... son prétendu y est.

M. GÉRONTE.

Qu'ils viennent ici.

MARTON.

Angélique & son prétendu ?



M. GÉRONTE.

Du mystere ! (à Angélique.) Il y a du mystere :
DORVAL d'un ton sérieux & ferme.

Ecoutez-moi , mon ami. Vous connaissez Valere ; il a fçu les désastres de cette maison , il est venu offrir son bien à M. Dalancour , & sa main à Angélique. Il l'aime , il est prêt à l'épouser sans dot , & à lui assurer un douaire de douze mille livres de rente. Je vous connais , je fçais que vous aimez les belles actions ; je l'ai retenu , & je me suis chargé de vous le présenter.

M. GÉRONTE sort en colere , & à Angélique.

Tu n'avois pas d'inclination ? Tu m'as trompé. Non , je ne le veux pas ; c'est une supercherie de part & d'autre , je ne le souffrirai pas.

ANGÉLIQUE en pleurant.

Mon cher oncle....

VALERE d'un air passionné & suppliant.

Monsieur....

M. DALANCOUR.

Vous êtes si bon !....

Madame DALANCOUR.

Vous êtes si généreux !....

MARTON.

Mon cher Maître !....

M. GÉRONTE à part , & touché.

Maudit soit mon chien de caractère ! Je ne puis pas garder ma colere comme je le voudrois. Je me soufflerais volontiers.

TOUS à la fois répètent leurs prières , & l'entourent.

M. GÉRONTE.

Taisez-vous , laissez-moi ; que le diable vous emporte , & qu'il l'épouse.

MARTON fort.

Qu'il l'épouse , sans dot !

M. GÉRONTE à Marton vivement.

Comment sans dot ! Est - ce que je marierai ma nièce sans dot ? Est - ce que je n'aurois pas le moyen de lui donner une dot ? Je connois Valere ; l'action généreuse qu'il vient de se proposer , mérite même

76 *Le Bourru bienfaisant*, Comédie.
une récompense. Oui, il aura la dot, & les cent mille
livres que je lui ai promis.

VALERE.

Que de grâces!

ANGÉLIQUE.

Que de bontés!

Madame DALANCOUR.

Quel cœur!

M. DALANCOUR.

Quel exemple!

MARTON.

Vive mon Maître!

DORVAL.

Vive mon ami!

TOUS à la fois l'entourent, l'accablent de caresses,
& répètent ses éloges.

M. GÉRONTE tâche de se débarrasser, & crie fort.
Paix, paix, paix. (*il appelle.*) Picard?



S C E N E X I & dernière.

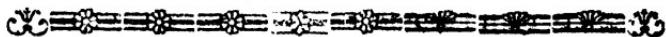
LES MÊMES, PICARD.

MONSIEUR.

M. GÉRONTE.

L'on soupera chez moi, tout le monde est prié.
Dorval, en attendant, nous jouerons aux échecs.

Fin du troisième & dernier Acte.



A P P R O B A T I O N .

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier,
le Bourru bienfaisant, Comédie en trois Actes; & je
crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris,
ce 3 Novembre 1771. MARIN.

74755317

